**« CULTURE », « IMAGINAIRE » et « CORPS » : Une trinité à valoriser**

Claude SCHMIT, FSCF

*« La culture n’est pas une valise à remplir, moins encore une échelle à gravir, mais une aptitude à acquérir et à développer tout au long de sa vie, pour améliorer nos rapports au monde. En ce sens, elle est exercice, mouvement, curiosité. » (J.G. Carasso – Vous avez dit Culture ?)*

Une des acceptions la plus couramment attribuée au mot « culture » est de considérer celle-ci comme une valise à remplir ou une échelle à gravir. En disant d’une personne qu’elle est cultivée, on imagine qu’elle possède un capital de connaissances exceptionnel, et que plus elle en amasse, plus elle est cultivée… donc fascinante. Pour elle, on a la fausse impression que sa culture, c’est d’amasser des savoirs et des expériences, sans pour autant, prendre conscience qu’elle sera toujours l’imbécile de quelqu’un et l’être suprême de quelqu’un d’autre.

Parmi les 117 définitions du mot « culture » dénombrées par les sociologues, il en existe une, majoritairement retenue par les mouvements d’éducation populaire, et notamment par la FSCF, qui est de dire que la culture est une attitude, une manière d’être. C’est certes une manière d’être en prise avec le monde, en étant curieux et sensible aux us et coutumes des peuples, mais c’est aussi et surtout une manière d’être à l’écoute de son imaginaire, en s’enrichissant de langages artistiques par la pratique d’activités. Dès lors, chaque individu peut s’enorgueillir d’accéder à un niveau culturel de qualité.

**La culture, « réservoir » de l’imaginaire.**

Le Président général de la FSCF a récemment rappelé cette parole, fruit de l’imaginaire de Marc Chagall : *« Si toute vie va inévitablement vers sa fin, nous devons durant la nôtre, la colorier avec nos couleurs d’amour et d’espoir. ».* L’imaginaire n’est jamais fictif, jamais faux, jamais illusoire. Il fonctionne comme une langue, un langage, une parole.

Ainsi et pour faire simple, quand un enfant dessine le visage de sa mère, il lui dit son amour dans un langage graphique et coloré. Quand une adolescente fait une cabriole ou un échappé battu, elle exprime la joie qui la traverse dans le langage de la danse. Quand un jeune crie son mal-être en s’accompagnant de sa guitare, il lance une bouteille à la mer ; quand un acteur interprète Cyrano, il vit sa propre mort jusqu’au plus profond de lui-même. Tous les quatre expriment leur état d’âme dans un langage artistique, un langage beaucoup plus facile à maîtriser qu’un langage parlé empreint de timidité, de retenue, de confusion, ou d’extrême pudeur. Ce faisant, ils convertissent une élocution à coup sûr trompeuse et décevante, en un travail culturel de sensibilité non seulement créative, mais également salutaire. Dans chacune de ces situations, ils font appel à leur « imaginaire », c’est-à-dire à leur propre langage intérieur, dont leur culture est le « réservoir documentaire », un réservoir rempli au quotidien de nouvelles influences, et qui, en étant soumis à leur réflexion, font d’eux ce qu’ils sont.

Retenons bien cette définition ! Là est tout l’intérêt des activités artistiques car non seulement elles nourrissent le réservoir créatif de chacun d’entre nous, mais encore le protègent de toute « scorie ». Elles le nourrissent en affinant les langages déjà mémorisés, et le protègent des intrusions non consenties et forcément nuisibles dont nous sommes victimes, intrusions qui font de nous toutes et tous des « estropiés » de la vie !

**L’oubli de l’imaginaire dans un souci de normalisation des individus**.

Les « estropiés » de la vie sont les témoins des préjudices imposés à notre imaginaire pour devenir des individus standardisés. Nous vivons, adultes comme enfants, une période exceptionnelle de transformation accélérée du monde, une période telle que le travail n’est plus le travail, que la famille n’est plus la famille et que le temps et l’espace ne répondent plus aux définitions antérieures.

C’est dans ce contexte que s’est engagée depuis vingt ans la bataille des images, plus communément appelée « la bataille de l’imaginaire ». Entendons : la bataille en faveur de la conservation d’un « réservoir en parfait état ». Rappelons-nous ! Il fut des époques où l’on se battait pour des territoires ou des matières premières… Aujourd’hui on se bat pour des valeurs brandies comme conditions du succès personnel (compétition, individualisme, agressivité, communautarisme, drogues…), et on se bat étrangement pour produire des marchandises, gagner des parts de marchés, ou gagner en audience au mépris de toute règle humaniste.

Pudiquement, on appelle cela la compétitivité, pour ne pas avouer qu’il s’agit de conquérir les imaginaires, justement par les « technologies de l’imaginaire » qui polluent, ou plus inacceptable encore, qui pillent insidieusement le réservoir de notre langage intérieur, dans le seul but de séduire et de subordonner nos esprits aux impératifs économiques et aux influences partisanes du moment.

Le philosophe Bernard Stiegler explique que cette bataille oppose les acteurs de la marchandisation aux éducateurs, les uns par leur empressement à s’approprier et à fasciner l’imaginaire des gens, les autres par leur soutien aux activités artistiques et culturelles, propres à construire des individus et des groupes capables de garder la maîtrise de leur intériorité et donc de leur langage intérieur. L’enjeu qui s’impose aujourd’hui à toutes et à tous, c’est donc de maîtriser cette aptitude naturelle en la défendant contre toute agression extérieure calculée et malveillante. L’écrivaine américaine Ursula K. Le Guin a employé une image hautement évocatrice pour résumer la situation : *« Un adulte créatif est un enfant qui a survécu ».*

Cette assertion sous-entend qu’un adulte non créatif a perdu son âme d’enfant, son enthousiasme, son ouverture au monde, sa confiance en lui, sa spontanéité, autant de qualités sans lesquelles il a oublié d’utiliser ses cordes vocales pour chanter, ou de se passionner pour le violon, au prétexte que son grincement est *« insupportable ».*

Pourtant, nous sommes tous nés avec ces facultés qui nous ont rendus aptes à tout apprendre, à tout devenir et à dépasser nos limites. Seulement voilà, à cause de jugements négatifs venus de parents ou d’éducateurs pourtant bien intentionnés, nous avons fini par accepter que nous n’étions doués ni pour les maths, ni pour le français, et encore moins pour le sport ou le dessin, et avons fait table rase de toutes nos croyances en nous-mêmes. Un vrai gâchis… mais au fronton de la FSCF, un espoir de reconstruction s’avère possible par l’intermédiaire des activités artistiques !

**La FSCF : ses propositions**

La FSCF est depuis ses origines, engagée dans un projet éducatif culturel et un projet de développement qui ont du sens et des objectifs. C’est là sa richesse et la Fédération a la volonté de conforter ou de réorienter les moyens qu’elle y consacre en acquérant une meilleure connaissance des pratiquants pour élargir son offre et répondre à des questions telles que : comment identifier leurs besoins ? Comment mieux les accompagner ? Comment initier des projets communs ? Comment constituer un réseau de pratiquants amateurs ? Comment articuler le travail en réseau ? Comment rapprocher les professionnels et les amateurs ?

Pour cela, la FSCF ajuste ses outils de formations en répondant aux questions : Quels enseignements artistiques offrir ? Par qui ? Comment ? Quelles ressources humaines ? Comment régler la difficulté à porter un projet dans la durée et à conserver des personnes motivées ? Comment gérer l’hétérogénéité des niveaux ? Quel accompagnement technique ? Quelle communication ? Quels moyens de diffusion ?

En fait, la FSCF fait en sorte d’aiguiser les sens et les réflexions des pratiquants au travers de couleurs par la peinture, de formes par le dessin, de sons par la musique, le chant ou le rythme… pour donner corps à une nouvelle vision du monde qui soit la leur, et qui leur permette d’affirmer qui ils sont. Une démarche qui ne peut qu’entrer en résonance avec l’épanouissement de la personne, objectif primordial de son projet éducatif.

En réalité, une seule question se pose à elle, comme à nous tous : *« Sur quels verbes devons-nous travailler pour que nos jeunes deviennent des hommes et des femmes debout, dans un temps qui, lui, travaille insidieusement mais inlassablement à les déshumaniser ? »*

Trois verbes peuvent suffire : **faire, éprouver, réfléchir**.

***FAIRE***

On ne peut pas imaginer qu’on puisse dire *« J’aime le rugby »,* sans le pratiquer. Ce n’est pas en gesticulant devant son téléviseur, un verre à la main, qu’on fait du sport, on gesticule et on boit... Il en est de même pour les activités artistiques. On ne peut pas dire *« Je reste dans mon lit et je rêve de musique ».* Je ne fais pas de musique, je rêve… Bien sûr, on peut rêver à un tas de choses, mais un jour, il faut passer à l’action, parce que l’art est une activité humaine. Il faut chanter, jouer la comédie, jouer d’un instrument, danser, peindre… chacun à son niveau. Il faut agir, car nous avons toutes et tous cette capacité à produire ce bien étrange qu’on appelle de l’art, qui remplit notre imaginaire et qui nous forge une culture.

***EPROUVER***

Il s’agit ici de s’immobiliser devant une œuvre d’art, écouter une œuvre musicale, assister à une pièce de théâtre, voir un film et se laisser emporter, ou non, par les émotions, se passionner pour le thème évoqué, ou au contraire s’ennuyer si l’on n’y est pas sensible. Il en va de même pour les livres qui nous tombent dans les mains, et qui nous permettent de vivre des moments privilégiés, où un seul mot nous fait vivre de délicieux voyages, nous ouvre la porte « sur un monde enchanté », comme disait Mauriac. L’important, c’est de s’inscrire dans un mouvement de curiosité, de connaissance et de recherche de sensibilité, source de culture.

**REFLECHIR**

Il s’agit de s’approprier ses propres expériences. Il ne suffit pas de consommer du spectacle, un stage ou un atelier. Il faut savoir s’arrêter, seul ou à plusieurs, pour s’interroger : *« en quoi le thème de ce film m’a-t-il intéressé ? », « quelles émotions ai-je éprouvées lors de ce concert ? », « en quoi la composition de ce tableau m’a-t-elle séduit ? »*. Il est parfois difficile de parler dans l’instant d’une œuvre qui nous a touchés. Mais il suffit d’un peu de recul pour la relier à l’histoire, à un fait de société, à une technique. Il suffit d’un peu d’intérêt accordé au processus de création pour s’engager sur **un chemin de culture**.

L’activation de ces trois verbes (faire, éprouver, réfléchir) produit comme par magie l’effloraison de trois autres verbes (être, avoir, partager). C’est une réalité qui puise son essence dans les méandres de l’imaginaire. !

***ETRE***

C’est pouvoir dire « Je ne suis plus une part de marchés… Je ne me résigne plus à mon sort, j’ai pris ma vie en main pour devenir moi… Je suis enfin ce que je pense, ce que j’imagine, ce que je parle, ce que je chante. Je suis, mes traumatismes, mes rencontres, mes amours, mes deuils. Je suis mes rêves, mes désirs, mes engagements. Je suis mon histoire, ma généalogie, ma biographie, mon environnement affectif et physique. Je suis ma culture ! »

***AVOIR***

C’est pouvoir dire « J’ai lu, j’ai regardé, j’ai observé, j’ai écouté… des livres, des images, des tableaux, des chansons, des musiques, des films, des spectacles. J’ai fréquenté des théâtres, des cinémas, des musées, des bibliothèques, des festivals. J’ai aimé, j’ai détesté, j’ai dormi, j’ai appris, j’ai oublié… Ce faisant, j’ai progressivement rempli mon réservoir intérieur que j’appelle ma culture.

**PARTAGER**

C’est pouvoir dire qu’au carrefour des innombrables cultures singulières (dont la vôtre, la sienne, la mienne, la leur), se tisse une culture collective, née de la transmission, du dialogue, de l’échange, de la confrontation des idées et des formes, des gestes et des émotions. Entre générations, entre communautés, il n’est que de culture partagée.

**CONCLUSION**

La conclusion ? Empruntons-la à René Char qui disait *« Il n’y a que deux conduites avec la vie : soit on la rêve, soit on l’accomplit. »*

Pour la FSCF, se pose la question urgente de savoir comment mettre en œuvre notre vision du monde, de façon à apporter dans des « ateliers de réparation spécialisés » qu’on appellerait « associations FSCF », une réponse aux troubles qui sont les nôtres. Il y a là un enjeu de formation considérable des responsables, des cadres et des animateurs…